

Rémi Fabre

Hommage à Jean Fabre

Je voudrais d'abord présenter nos remerciements au nom de la famille à l'Académie Polonaise des Sciences, à tous ceux qui ont organisé cet événement et à tous ceux qui ont su si bien parler de Jean Fabre. Nous sommes très touchés de cette fidélité dans le souvenir qui montre que l'empreinte laissée par la vie, par l'action et par l'œuvre de notre père demeure vive quarante ans après. Nul doute qu'il aurait été heureux de cet hommage de la part de ceux qui l'ont connu, et aussi de la part des nouvelles générations, avec qui il aurait beaucoup aimé échanger, un peu comme il aurait été heureux de connaître ses 13 petits-enfants et désormais ses 13 arrière-petits-enfants avec parmi eux deux petits franco-polonais.

Un bon nombre de ses cousins et cousines se sont retrouvés cet été dans la maison familiale de Murat-sur-Vèbre dans le Tarn, maison que Jean Fabre avait fait bâtir dans son village natal. Même s'il n'y a vécu que peu de temps, on pourrait dire qu'il continue de l'habiter par procuration. Comme il aimait à citer et à nous lire la Fontaine, je songe à la fable du vieillard et des trois jeunes gens : « Mes arrière-neveux me devront cet ombrage. Eh bien ! Défendez-vous au sage de se donner des soins pour le plaisir d'autrui ? »

C'est aussi à Murat-sur-Vèbre que pour le dixième anniversaire de sa disparition, en 1985 la petite rue des Adrets située sur le coté exposé au Sud qui domine le village où se trouve la maison, a été nommée rue Jean Fabre, et que pour le vingtième anniversaire en 1995, un beau concert de l'orchestre baroque de Montauban organisé avec le soutien de la Société française d'études du XVIII^e siècle avait fait entendre dans l'église du village des morceaux de la musique du XVIII^e siècle qu'il aimait, un mottet de Rameau et le *Requiem* de Gilles. Mais la même année, c'est à Varsovie dans la salle du Sénat de l'Université de Varsovie qu'un hommage était rendu à Jean Fabre en présence de son épouse et avec la participation de son fils Pierre, hommage également accompagné de la présentation par son initiatrice, le professeur de littérature française du Moyen Âge et de la Renaissance à l'Institut d'Études romanes de l'Université de Varsovie Krystyna Kasprzyk, de l'ouvrage intitulé

Des Lumières au romantisme (Od Oświecenia do Romantyzmu) qui contient, traduits en polonais, seize des principaux articles que Jean Fabre a consacrés aux Lumières et à la littérature polonaise, ainsi que la bibliographie de toutes ses études polonisantes¹. Je voudrais ici rendre un grand hommage au souvenir de Krystyna Kasprzyk, disparue en 2012, amie très proche de Jean Fabre et de toute notre famille.



Photo 1. Les amis de Jean Fabre avec Madeleine, ses enfants et quelques petits enfants devant la plaque rue Jean Fabre au moment de l'inauguration de la rue en 1985 à Murat-sur-Vèbres (source : collection familiale).

Murat et Varsovie, le Tarn et la Pologne, voilà deux lieux essentiels, deux lieux affectifs, à la fois matériels et spirituels chers au cœur de Jean Fabre. Il était né à Murat en décembre 1904, l'aîné des trois enfants du couple d'instituteurs du village. Il y aura plus tard après la Grande Guerre et le remariage de son père, la

¹ Jean Fabre, *Od Oświecenia do Romantyzmu. Studia i szkice z literatury i kultury polskiej*, K. Kasprzyk (éd.), Varsovie, Towarzystwo Literackie im. A. Mickiewicza, 1995.

naissance tardive d'une petite sœur bien aimée, notre tante Josette. Sur le plan des études, l'histoire de notre père est caractéristique de l'ascension intellectuelle de nombre d'enfants d'instituteurs de la Troisième République. Il entre en sixième à 9 ans et demi en octobre 1914 comme boursier au lycée d'Albi et il y restera pensionnaire jusqu'en 1921. Je sais encore par cœur les anecdotes que racontait mon père sur le lycée d'Albi de ces années de guerre ; il se plaisait surtout à évoquer des personnages burlesques ou attendrissants, des épisodes pittoresques liés à tel prof de gym ou surveillant. En même temps, c'est là, avec ses professeurs d'un modeste lycée d'une petite ville de province, qu'il a construit les bases de sa grande culture humaniste à une époque où on lisait le latin et peut-être le Grec à livre ouvert (du moins c'était le cas des très bons élèves comme notre père, sans doute pas de ses condisciples qui préféraient la lecture de *l'Épatant* et les aventures des *Pieds Nickelés*).



Photo 2. Photo plus tardive de Jean Fabre et deux de ses enfants dans le paysage d'Albi (source : collection familiale).

La fin de la guerre est marquée pour Jean Fabre par une tragédie familiale et personnelle puisqu'il a perdu sa mère et une de ses sœurs victimes de la grippe espagnole en décembre 1918. Dans les malheurs de ce temps, dans cette France et cette Europe en

deuil, c'était un deuil au milieu des autres. Mais le chagrin est toujours unique et Jean Fabre en a été profondément marqué. Il avait conduit le deuil de sa mère devant le village rassemblé, une mère dont il était très proche et qu'il se souvenait avoir accompagnée plusieurs fois quand, en tant que secrétaire de mairie, elle était chargée d'aller dans les fermes annoncer aux familles la disparition des soldats tués sur le front.

Après les années de lycée, viennent pour notre père les années d'École normale supérieure. En 1922, après une seule année de khâgne, on dirait aujourd'hui d'hypokhâgne, il est reçu au concours de l'école de la rue d'Ulm. On peut parler d'une réussite exceptionnelle, tant pour son jeune âge – il n'avait pas 18 ans – que pour le caractère exotique – Toulouse – du lycée où il avait fait sa préparation, et où on parlait l'anglais avec un accent occitan qui n'avait pas convaincu le jury à l'oral !



Photo 3. Photo prise à Albi du jeune Jean Fabre au temps où il était à la Normale (source : collection familiale).

La promotion 1922 avait pour cacique (c'est-à-dire premier reçu) Pierre Brossolette, héros de la résistance qui vient d'entrer au Panthéon. Parmi les autres camarades de Jean Fabre, on peut

citer le philosophe Vladimir Jankélévitch, Pierre Péguy, un fils de Charles Péguy, et aussi comme amis très proches de Jean Fabre, René Pintard et Bernard Guyon, tous deux professeurs de littérature. Il faudrait aussi mentionner des camarades des promotions suivantes, Jean Cavaillès en 1923, Georges Canguilhem ou Jean-Paul Sartre en 1924, et bien d'autres encore. J'ai toujours été frappé par la force des liens d'amitié et de complicité qui existaient entre lui et ses camarades. Peut-être est-ce parce que dans cette génération, beaucoup, comme mon père, étaient des fils d'instituteurs ou de petits fonctionnaires, peut-être aussi parce qu'ils sortaient d'une grande tragédie qui en avait meurtri plus d'un à l'image de Jean Fabre, et que dans leur gaité, leurs plaisanteries de potaches érudits, perçait comme un parfum de l'enfance qui leur avait été dérobée. Je me souviens d'avoir rencontré en 1993 à Clermont-Ferrand le grand philosophe et grand résistant Georges Canguilhem. Amis de Normale, mon père et lui étaient aussi collègues sous l'Occupation à l'Université de Strasbourg, repliée à Clermont-Ferrand et avaient tous deux échappé à la rafle de la Gestapo de novembre 1943 que commémorait notre colloque. Mais de quoi m'a parlé Canguilhem quand je me suis présenté à lui comme un fils de Jean Fabre ? Du spectacle de la Revue de Normale de 1925 dont ils avaient écrit en commun mon père et lui les joyeux couplets satiriques et l'histoire loufoque et assez tarabiscotée qui mettait aux prises le directeur de Normale Gustave Lanson – interprété par Sartre – avec l'infâme dictateur d'Amérique latine Timeo Danaos et sa ténébreuse épouse Dona Ferentes ! Les mauvaises langues disent qu'ils passaient beaucoup plus de temps à ces divertissements qu'à la préparation de la licence ou même de l'agrégation !

Mais Jean Fabre avait quand même pris le temps de passer l'agrégation en 1926 et même de consacrer l'année précédant son diplôme d'études supérieures à l'esthétique de Diderot, son premier travail dans le champ du dix-huitième siècle ! Après ses années de service militaire, c'est en 1928 que se produit sa rencontre décisive avec la Pologne. Le directeur de Normale, Gustave Lanson, lui propose, plutôt que de prendre son poste dans l'enseignement secondaire, de partir pour l'étranger en lui ouvrant deux possibilités – soit l'Italie (sans doute à l'école française de Rome ?), soit la Pologne (à l'Institut Français de Varsovie). Jean Fabre semble n'avoir hésité qu'un instant avant de choisir

la Pologne, un pays dont il ignorait presque tout. Est-ce parce qu'il avait entendu l'année précédente à la Sorbonne une conférence de Tadeusz Boy-Żeleński, ce grand traducteur de la littérature française en polonais qui devait devenir plus tard son ami et que cette conférence sur la littérature française l'avait enthousiasmé ? Ou est-ce aussi, il ne nous l'a jamais dit explicitement, mais on peut l'imaginer, qu'il n'avait pas un enthousiasme très grand pour l'Italie de Mussolini, et qu'à tout prendre, il préférerait partir pour un pays libre, une Nation renaissante ou rendue à elle-même depuis 1918 ?

Notre père a passé onze ans à l'Institut Français de Varsovie de 1928 à 1939. Il a pleinement contribué à l'éclat et au rayonnement de cet Institut dont il a été le vice-président à partir de 1937, travaillant aux côtés de ses collègues, en particulier le directeur, le juriste Henri Mazeaud, ainsi que les historiens Marcellin Desfourneaux et Ambroise Jobert, et l'historien de l'art Pierre Francastel, tous amis très proches, très divers par leurs idées, mais tous profondément passionnés par la culture et l'histoire polonaise.



Photo 4. Photo d'Henri Mazeaud dans l'Espinouze avec Jean Fabre et sa famille dans les années 1960. Elle montre la force des liens d'amitié qui s'étaient créés en Pologne (source : collection familiale).

Il s'agissait à la fois pour l'IFV, comme le rappelle Jean Fabre en 1955, de « présenter aux étudiants et au public polonais une image aussi complète et fidèle que possible de l'activité intellectuelle de la France ; et d'autre part de constituer pour les travailleurs français un centre de recherches savantes leur permettant d'étudier les divers aspects de la civilisation polonaise ». Ce programme de rayonnement et d'ouverture, il en a pour sa part pleinement donné l'exemple. Il n'en évoquait pas toute l'ampleur à ses enfants mais il aimait bien en citer quelques anecdotes et faits marquants ou piquants. C'est ainsi que j'ai su toute l'admiration qu'il avait éprouvée pour Paul Valéry qu'il avait reçu en 1935, mais j'ai su aussi que Jules Romains, autre invité de marque mais beaucoup moins policé, lui avait vidé en un clin d'œil toutes les réserves de sa cave, les quelques précieuses bouteilles de bordeaux et de bourgogne qu'il avait réussi à acquérir.

En tout cas, dès son arrivée il a voulu pleinement connaître la Pologne et pour commencer maîtriser sa langue pour mieux comprendre et étudier sa culture. Son mariage avec une Polonaise a évidemment renforcé cette proximité qui a été affective en même temps qu'intellectuelle, scientifique. Mais au-delà de son histoire privée, je crois qu'il a eu le coup de foudre pour un pays à la fois si proche et si différent de ce qu'il connaissait. Il a aimé cette vieille civilisation rurale qui lui rappelait par bien des traits celle de son enfance jusque dans cet enracinement catholique qu'il connaissait si bien, lui le fils d'instituteurs laïque, fils de la République et des Lumières, libre croyant mais pas incroyant. Il a compris ou pensé que dans l'histoire de la Pologne, cette foi populaire et cette Église avaient bon gré mal gré été associées non seulement à la survie de la nation mais à sa liberté. Il a connu les oppositions communautaires et les querelles de cette Pologne de l'entre-deux-guerres, mais il a eu en même temps une haute idée de ce qu'il y avait de meilleur en elle, en particulier chez ses intellectuels avec qui il s'est lié d'amitié, cette curiosité intellectuelle, cette ouverture sur le monde qu'il retrouvait présentes en ce premier XX^e siècle comme au XVIII^e siècle, au temps de ces Lumières et cette renaissance polonaises qu'il a fait revivre dans sa thèse sur *Stanislas-Auguste Poniatowski et l'Europe des Lumières*². « La Pologne – écrivait-il en

² Jean Fabre, *Stanislas-Auguste Poniatowski et l'Europe des Lumières*, Paris, Institut d'Études slaves, 1952.

1969 en présentant au grand public l'exposition « Mille ans d'art en Pologne » qui venait de s'ouvrir à Paris – dans l'art comme dans tout le reste n'a jamais menti à sa vocation. Cette vocation se définit d'abord par la générosité de l'accueil. Un pays qui a eu tant à souffrir de ses voisins aurait pu se replier sur lui-même, cultiver jalousement ses différences de crainte d'être assimilée par eux... Mais l'individualité nationale était suffisamment enracinée au cœur de chaque Polonais pour que la nation restât une et indivisible quoiqu'il advînt de l'État. C'est pourquoi [...] la Pologne ne cessa jamais de faire bon accueil aux hommes, aux idées et aux formes que lui offraient ses relations avec l'étranger ».

On a affaire ici à une vision, peut-être à un idéal, de la Nation comme communauté ouverte, à la fois singulière et universelle, aux antipodes de tout nationalisme, de fermeture et de rejet de l'autre, une conception qui ne saurait manquer de garder son actualité.



Photo 5. Jean Fabre debout (source : collection familiale).

Cette nation qui était un peu sa seconde patrie, sa patrie d'élection, il avait dû brutalement la quitter en septembre 1939. Officier français attaché à l'état-major polonais, il quitte Varsovie sous les bombes et n'y reviendra pour la première fois que 17 ans après, au printemps 1956. Nommé à l'Université de Strasbourg, d'abord sous l'occupation à Clermont-Ferrand, puis dans l'Alsace libérée, on peut dire que c'est une seconde vie qui a commencé pour lui. Il a rencontré notre mère, Madeleine Koechlin, qui avait préparé sous sa direction un diplôme d'études supérieures, puis l'agrégation.

Notre mère, disparue en 2012 aurait été profondément heureuse de cet hommage et on peut dire que c'est aussi en son nom que nous parlons, tant elle a été associée non seulement à la vie intime de notre père, mais à sa vie intellectuelle et scientifique qu'elle a aidée et secondée. Dans la propriété de son beau-père à Heidwiller, notre père travaillait le soir « dans sa tour », avec parfois la visite d'un hibou, ami des philosophes et des poètes, et la photographie que nous vous présentons atteste de ces moments d'écriture qu'il passait dans l'intimité des philosophes et aussi de sa chère Pologne. Car il n'a jamais oublié la Pologne.



Photo 6. Photo de Jean Fabre à son bureau dans sa tour (source : collection familiale).

Il a tenu à achever sa thèse sur Stanislas-Auguste Poniatowski malgré la coupure totale avec ses sources de documentation et ses amis polonais. À ceux d'entre eux, on peut dire la majorité, qui étaient disparus dans la grande épreuve, il a dédié cette thèse soutenue en 1952 à la Sorbonne et dont les propos d'aujourd'hui attestent l'importance. Nommé à la Sorbonne en 1952 et devenu le maître des études du XVIII^e siècle, il a assuré en même temps l'enseignement de la littérature polonaise avant de faire créer une chaire qui y était dédiée, et on peut dire qu'il a été une sorte d'ambassadeur en France de la culture polonaise, une culture polonaise qui a continué à nourrir sa réflexion et son œuvre.

Notre père n'était pas seulement un homme d'études, de recueillement, c'était un animateur, je dirais presque un entraîneur d'hommes, et davantage encore un homme du contact, de la chaleur humaine. Je serais tenté de le définir comme un humaniste de la singularité. Je veux dire par là que dans la communauté humaine qu'il percevait comme unifiée et solidaire, et dans laquelle il n'établissait pour sympathiser avec les personnes aucune hiérarchie en fonction d'une classe, d'un titre, d'une position sociale, d'une importance quelconque, il s'intéressait aux individus dans ce qu'ils pouvaient avoir de plus singulier, dans tous les sens du terme, d'original, de non formaté, de non réductible à l'ordinaire. Il aimait à citer la phrase de Diderot « je prise en tout l'unité de caractère », et ce n'est évidemment pas un hasard s'il s'est particulièrement intéressé au personnage de « gueux sublime » du Neveu de Rameau. Lui-même, en satiriste indulgent était capable d'admirer comment tel de ses amis d'enfance, le charcutier du village, réussissait à cumuler tous les vices ! Mais il était tout autant capable d'admirer la philosophie spontanée, la sagesse digne des plus grands moralistes de tel autre de ses amis du village, qui n'avait jamais lu Montaigne ni Pascal. Je crois qu'il y avait chez Jean Fabre, qui était un grand conteur d'histoires, n'hésitant pas, en bon méridional, mais aussi en écrivain de la parole, à les arranger pour les rendre plus belles, un don assez rare pour colorer la vie, pour la regarder par son côté pittoresque, piquant, pour donner une sorte de relief joyeux et parfois surprenant aux personnes, aux faits et aux gestes.

Il avait cependant l'impression, à tort ou à raison, que la société industrielle, de consommation et d'urbanisation, à une époque qu'on n'appelait pas encore et qu'il n'aurait jamais nommé pour



Photo 7. Photo de la partie de cartes au café de la Poste (source : collection familiale).



Photo 8. Photo de Jean Fabre dans le pré de la Fageolle (source : collection familiale).

sa part les 30 Glorieuses, rabotait ces singularités, conditionnait, formatait les hommes, leur faisait perdre l'indépendance du jugement et l'autonomie de la pensée. Il y opposait une vision sans doute idéalisée du monde rural de son enfance, son cher Murat qu'il retrouvait tous les étés comme antidote à la vie parisienne et où il aimait à retrouver ses vieux camarades pour des parties de belote ou de rami au Café de la Poste.

Pour faire le lien avec son œuvre de dix-huitiémiste, les affinités de Jean Fabre avec Jean-Jacques Rousseau, au moins aussi importantes que celles qu'il avait avec Diderot, sont peut-être à rechercher dans cette nostalgie qu'il éprouvait d'un lieu originel ou onirique, cette quête d'un bonheur perdu qu'il retrouvait dans l'auteur des *Confessions* et des *Rêveries*.

S'il était expansif, chaleureux, extraverti, Jean Fabre était en même temps un homme assez secret, pudique, réservé sur son moi profond et aussi sur son histoire intime, sur les épreuves tant personnelles qu'historiques qu'il avait traversées. Une certaine inquiétude qui le prenait à certains moments, certains crescendos explosifs qui retombaient aussi vite qu'un soufflé, étaient sans doute la marque de ces épreuves traversées, qui le marquaient malgré la force et la fermeté de son caractère. Mais il n'était pas homme à s'apitoyer sur lui-même. Ce trait est sans doute partagé par beaucoup d'hommes de sa génération qui ont traversé de grandes épreuves souvent bien plus terribles que celles de notre père. J'avoue pour ma part apprécier hautement ce stoïcisme implicite associé dans le cas de Jean Fabre à l'éthique classique du Moi haïssable et je me demande parfois si de notre temps de telles attitudes sont encore aussi répandues.

Mais je ne voudrais pas terminer sur une note si austère mais plutôt dire qu'avec tout cela, il y avait chez Jean Fabre, comme il le dit lui-même à propos de Mickiewicz, une sorte d'enjouement, un fond de gaieté et d'optimisme fondamental qu'il faisait partager à son entourage. Et à beaucoup de ceux avec qui il a travaillé.